

Pourquoi tutoyer Dieu dans les traductions bibliques ?

UN curé, écrivant à une revue catholique, lui confiait le scandale d'un de ses paroissiens : dans la traduction du Lectionnaire, on tutoie Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ! N'est-ce pas de l'irrespect, ou de l'archaïsme, puisque, aujourd'hui, on parle toujours à une personne que l'on respecte, par exemple à un évêque, en employant la deuxième personne du pluriel. Comment justifier ce parti du Lectionnaire en faveur du tutoiement ?

Renseignement pris, au cours des séances de traduction et des lectures innombrables faites sur épreuves par des personnalités de tous les diocèses, et cela pendant cinq ans, la question n'avait jamais été soulevée. Le manque de respect était donc bien peu évident!

D'ailleurs il semble que la majorité des traductions bibliques modernes aient adopté le tutoiement. En effet, celui-ci est employé dans les traductions du P. Lagrange et dans sa *Synopse française*; dans la *Bible* de Crampon; dans la *Bible de Jérusalem*; dans le *Nouveau Testament* de M. le chanoine Osty; dans les traductions que l'on trouve dans la collection « Verbum salutis », et notamment, dans *La Vie et les enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, du P. Lebreton.

Par suite, le missel de Dom Lefebvre, qui a confié ses traductions à M. le chanoine Osty, et le nouveau missel de Clervaux, qui emprunte celle de la Bible de Jérusalem, emploient le tutoiement, de même que le missel Feder. Peut-on dire que tous les responsables de ces diverses Bibles et de ces divers missels manquent de respect envers le Seigneur ?

Quant au vouvoiement, on le trouve dans la Bible de Maredsous et dans le missel de la même abbaye; on le trouve également dans plusieurs missels : ceux du Mont César, de Hautecombe et le missel Biblique.

Une petite enquête chez les poètes donne des résultats assez curieux. Nous découvrons que Dieu est vouvoyé par Vigny, Verlaine, Claudel la plupart du temps, et Péguy. En revanche, il est tutoyé par Lamartine, Hugo, Marie Noël (pas toujours!), et parfois par Claudel. Chose surprenante, le vouvoiement n'appartient pas en propre au grand siècle, car Dieu est tutoyé par Corneille (*Traduction de l'Imitation*), par Racine (*Cantiques spirituels*) et même... par Bossuet, quand Bossuet écrit en vers.

Par conséquent, on peut dire que tutoiement et vouvoiement représentent deux manières parfaitement admissibles de parler à Dieu.

Cependant, il fallait choisir entre le *tu* et le *vous*. Si l'on a préféré le tutoiement, c'est pour une raison extrêmement simple. Le *Lectionnaire* a toujours visé à la fidélité la plus totale. Or, l'hébreu, le grec et le latin ne connaissent pas le vouvoiement pour s'adresser à un seul individu. Employer le vouvoiement peut évidemment se justifier, mais alors, la traduction devient déjà interprétation.

On ne voit vraiment pas pourquoi nous devrions appliquer les règles modernes de la politesse française à des textes vieux de deux mille ans. Vouloir transposer la façon de parler du temps de Notre-Seigneur selon notre façon de parler semble inutile et peut nous mener loin. On ne tutoie pas un évêque aujourd'hui ? Mais il s'agit de Notre-Seigneur autrefois, et personne ne peut s'étonner que les formes de la politesse aient évolué. Autrement, il faudrait multiplier les transpositions, et par exemple, comme l'ont fait certaines versions, traduire en monnaies ou en mesures modernes le denier payé aux vigneron, ou les soixante stades qui séparent Emmaüs de Jérusalem; ou encore, les expressions comme la troisième et la neuvième heure, etc. La traduction devient une adaptation.

Enfin, on trouvera ci-dessous des réflexions du P. Gelineau sur ce sujet. Dans leur brièveté, elles sont riches de toute une expérience et de toute une réflexion de traducteur religieux. Ses conclusions nous paraissent s'imposer à tous

ceux qui travaillent à des traductions bibliques destinées à soutenir la prière du peuple chrétien.

A.-M. R.

1° *Euphonie*. Le « vous » est une sonorité sourde à l'oreille et molle à l'articulation, comparé au « tu » et au « toi », sonores et éclatants. Quand il se répète ou est associé, comme il est fréquent, au sujet « nous », le texte dévient peu audible : « nous vous louons »; ou dans les tournures interrogatives : « N'avez-vous pas... » La chose est encore plus sensible si le texte est chanté.

2° *Rythme*. Beaucoup plus considérable est la question de « nombre ». Ce n'est pas en vain que les musiciens préfèrent les textes au singulier. En effet, la deuxième personne du pluriel amène des syllabes supplémentaires dans tous les verbes, et, surtout, des muettes dans l'adjectif « votre ». Cela détend considérablement le texte, l'allonge et l'amollit. Ce phénomène, peu gênant et même utile dans un style oratoire, devient onéreux dans la proclamation et le chant. De nombreux textes sacrés, et spécialement les psaumes, deviennent à peu près inchantables quand on utilise le pluriel pour s'adresser à Dieu. Il est notable, par exemple que, parmi tous les « Notre Père » qui ont utilisé le texte officiel des catholiques, il n'en est pratiquement aucun de bon. En revanche, il en existe d'excellents sur le texte évangélique qui emploie le singulier.

3° *Clarté* dans l'intelligence des dialogues. Les récits bibliques sont souvent faits de dialogues en répliques courtes. Quand ils ont lieu entre un personnage (*v.g.* Jésus) et un groupe, le respect du singulier et du pluriel facilite singulièrement l'intelligence. Autrement, on ne sait plus qui est « vous ».

4° *Nouvelle transcendance*. Loin d'être une familiarité déplacée, le « toi » biblique et eucharistique envers Dieu devient l'instrument d'un respect spécial. Cette remarque est le résultat de nombreuses expériences, non de la prière individuelle, mais publique. En effet, le « vous » est l'expression mondaine normale : « Je vous en prie, etc... » Il ne véhicule souvent qu'un respect de politesse. Or on ne

parle pas à Dieu comme aux hommes, fût-ce à un grand de ce monde. Dans un contexte sacré comme doit l'être celui de la prière commune, le « toi » *ne peut pas* être senti comme familier. Au contraire, il donne lieu à l'une de ces particularités de langage si précieuses et si nécessaires pour fixer un style sacré (la concision et la fermeté notées plus haut y contribuent certainement aussi). Il occasionne une rupture avec le langage ordinaire du monde, et un dépaysement salutaire. Loin d'être désinvolte, il invite à une attitude religieuse spéciale, à la fois directe et grande comme il convient quand on s'adresse à Dieu.

Evidemment, cette remarque, comme toutes celles qui ressortissent du domaine de l'expression et des signes, suppose, pour être comprise et admise, une expérience de la chose vécue dans des conditions justes et vraies. Abstraitement parlant, de tels arguments sont toujours contestables, chacun justifiant sa propre expérience. Mais le phénomène s'est assez largement répandu et confirmé dans le cadre du renouveau de la prière commune et du chant en langue française pour qu'on puisse, *post factum*, le juger non seulement acceptable mais encore bénéfique.

J. GELINEAU, s.j.